

L'INDÉPENDANT

DES BASSES-PYRÉNÉES

JOURNAL RÉPUBLICAIN PARISSANT TOUS LES JOURS EXCEPTÉ LE DIMANCHE.

TELEPHONE 633

TELEPHONE 633

ABONNEMENTS :

Pau, département et limitrophes.....	1 Mois: 4 Mois: 1 An:	6 fr. 10 fr. 20 fr.
Autres départements.....	6 fr. 50 12 fr. 24 fr.	
Etranger.....	10 fr. 18 fr. 36 fr.	
Maires et instituteurs des Basses-Pyrénées.....	5 fr. 16 fr.	

RÉDACTION & ADMINISTRATION : 11, Rue des Cordeliers, PAU.

Rédacteur en chef : OCTAVE AUBERT

La direction politique appartient au conseil d'Administration de la Société Anonyme de L'INDÉPENDANT

Tout ce qui concerne les Abonnements et les Annonces doit être adressé à PAU A. M. Georges HAURET, Administrateur-Comptable, A PAU, aux diverses Agences pour les Annonces.

LES MANUSCRITS NON INSCRITS NE SONT PAS RENDUS

ANNONCES :

Annonces judiciaires.....	20 c. la ligne
Annonces ordinaires.....	30 c. -
Rédactions.....	50 c. -
Chronique locale ou Faits divers.....	1 franc.

Les Annonces de décès se traitent à forfait.

NOUVELLES OFFICIELLES

Samedi (matin.)

Notre-Dame-de-Lorette, les Allemands ont contre-attaqué trois fois en séparant chaque contre-attaque par un violent bombardement. Ils ont été toutes les fois arrêtés net.

Ils ont échoué de même dans une tentative de contre-attaque aux Eparq, la nuit dernière.

Sur les bords de Mortmare, combat d'artillerie. Nous avons réduit au silence trois batteries et fait sauter un dépôt de munitions.

Notre aviation s'est montrée très active : dix bombes ont été jetées sur les ateliers du chemin de fer à la gare de Léopoldhe (est de Huningue) actuellement utilisés pour la fabrication des obus.

Dix obus ont été lancés sur la poudrière de Rothwell : six ont porté. Une grande flamme rouge s'est élevée, surmontée d'une épaisse fumée. Les aviateurs ont reçu des éclats d'obus dans leur appareil, mais sont rentrés sains et saufs.

Quarante obus, dont la plupart on portés, ont été jetés sur le central électrique de Maisières-les-Metz (quinze kilomètres nord de Metz). Cette usine fournit la force et l'éclairage à la ville et aux forts de Metz. Une épaisse fumée s'est élevée du bâtiment central. Au retour, nous aviateurs, rencontrant trois avions, leur ont donné la chasse et les ont forcés à atterrir. Ils n'ont eu aucun accident malgré une violente canonnade des forts de Metz.

Rien n'a été signalé depuis le communiqué d'hier soir.



Un « polli » à l'entrée de son habitation.

L'ŒUVRE DU TEMPS

Le colonel Feyler, officier suisse, est un écrivain milliaire d'une rare clarté. En 1902 il traça un tableau prophétique de la guerre sur le front occidental.

Supposant, chez les deux adversaires, l'égalité de l'armement, des effectifs et de la valeur morale, il prévoyait qu'ils ne tarderaient pas à s'immobiliser. La bataille deviendrait défensive des deux côtés. On se la représente, disait-il, comme mêlant face à face deux murailles humaines presque au contact, séparées seulement par l'épaisseur du péril ; et cette double muraille va rester presque inerte malgré la volonté d'avancer qu'on a de part et d'autre... Voilà, décriée exactement, la guerre de tranchées.

Voici maintenant prédite l'extension progressive de l'Aisne jusqu'à l'Yser : « L'une de ces lignes cherchées, ne pouvant réussir de front, à déborder l'autre. Celle-ci, à son tour, prolongera son front et ce sera un concours à qui s'étendra le plus... La ligne s'arrêtera à un point d'appui, à une mer à une montagne, à la frontière d'un pays neutre. A partir de ce moment, il n'y a pas de raison pour que la lutte finisse, du moins de ce côté... C'est en dehors du champ de bataille qu'on cherchera la victoire, par des manœuvres tactiques analogues à celles des troupes de Serbie, c'est-à-dire par des raids » tendant à inquiéter l'adversaire en menaçant ses communications...

La guerre se terminerait comment ? Par lassitude, par misère. La conclusion ne serait pas encourageante, mais souvenez-vous que le colonel Feyler suppose l'égalité de l'armement, des effectifs et de la valeur morale. Deux forces égales s'équilibreraient en face l'une de l'autre. Mais si l'une s'accroît pendant que l'autre s'affaiblit, celle-ci est condamnée à la défaite.

Tout récemment M. le colonel Feyler a dénombré dans le « Journal de Genève » les forces en présence. S'efforçant d'établir le chiffre des alliés et faisant très large mesure pour les Austro-Germano-Turcs, il aboutissait à cette conclusion qu'au milieu de l'année 1915, les effectifs des Alliés dépasseront de 4 millions et demi ceux de leurs adversaires. Encore ne faisait-il pas entrer en ligne de compte ni de l'intervention possible, probable de certains neutres.

Donc l'équilibre est déjà rompu en notre faveur. Et nous ne parlons que de la force numérique. Incontestablement notre armement est actuellement supérieur à celui de notre adversaire et quant à la force morale, si elle ne peut ni se peser ni se mesurer, il nous est bien permis de constater que nulle part ni en aucun temps une armée et un peuple ne montrèrent plus de résolution, de calme et d'abnégation que la nation française.

Les impatients doivent donc se rassurer.

Octave AUBERT.

Revue de la Presse.

LA VÉRITÉ, PAS PLUS
M. Barthou a prononcé dimanche, à la Sorbonne, un discours plein de noblesse. Il a prouvé qu'en son cœur rempli d'une douleur immense, il n'y avait pas place pour un ressentiment; et il a lancé un appel à la concorde d'une telle voix ardente, qu'on aurait pu l'entendre jusqu'à la rue de Valenciennes.

pu l'entendre jusqu'à la rue de Valenciennes. « J'entends souvent parler des responsabilités d'hier, et du pouvoir de demain, s'est-il écrié. Allons donc ! Au nom des morts, au nom des blessés au nom des familles meurtries, je réponds : « Demain, c'est la France, telle qu'elle est aujourd'hui, qui fera les affaires de la France. Après avoir été assez forte pour imposer le droit au dehors, elle le sera également pour imposer chez elle la Justice et la Con-

EN ALSACE

corda qui lui donneront dans le monde sa grande figure héroïque et rayonnante... Vive la France !
« Tout cela est fort bien pensé et bien senti. Il n'est qu'un mot et une idée qui me semblent discutables. M. Barthou pense qu'il ne faudra pas rechercher les responsabilités ». De sa part la concession est grande. Il est, lui, un de ceux qui avaient pressenti les maux dont nous souffrirons et qui avaient tout tenté pour les conjurer. De l'absence des responsabilités s'agit-il une déclaration de justification de sa politique et la condamnation de ses adversaires. Mais dans l'intérêt supérieur de la France, il faut s'en tenir à ce qui est juste et à ce qui est utile ; et pour s'en tenir à ce qui est juste, il faut bien dire que M. Barthou accompli tous nos devoirs envers le pays et n'a pas à redouter aucun rappel du passé, nous sommes disposés à oublier ce qui est passé. Mais, le comble, c'est que ceux qui ont à évaluer qu'on le rappelle, ceux qui ont commis les fautes, dont les conséquences éclatent aujourd'hui ne veulent, eux, rien oublier. Et, tous les jours, par leurs actes, par leurs manœuvres, ils montrent qu'ils continuent à vivre dans l'atmosphère de ce passé, tourmentés des mêmes passions méprisables, vous invinciblement aux mêmes besognes de recroqueillage électoral. Enfin, il semble que ceux qui ont voulu à une certaine politique allemande sont irrémédiablement inévitables et incapables de s'effrayer à autre chose. La Patrie elle-même les exalte moins que le Parti.

Tout ceci, entendons-nous bien, concerne quelques personnes seulement parmi les professionnels de la politique. Il n'est pas dans notre pensée d'attribuer de pareils sentiments aux citoyens qui, eux, se sont jetés dans les bras les uns des autres, au premier appel de la Patrie en danger. Oui, l'union s'est faite dans l'angoisse commune. Une seule passion a rempli tous les cœurs. On oubliera jamais le magnifique spectacle donné par la France, au premier coup porté par l'ennemi ? Riches et pauvres, ouvriers et patrons, prêtres et instituteurs, bourgeois et prolétaires ; il n'y avait plus que des Français volant à la frontière. L'unité nationale se trouvait tout à coup reformée, sans que réserve, sans une exception...

Si une exception s'est produite ! Comme il était apparu nécessaire et d'écarter de notre gouvernement, en harmonie avec les beaux sentiments de la nation, on décida de former un gouvernement de la défense nationale. Mais il se révéla l'impossibilité de réaliser l'union qui existait dans le pays. Des raisons de politique, des raisons de parti l'empêchèrent sur tout.

A cette heure, M. Barthou, qui venait de doter la France des lois militaires sans lesquelles elle eût été incapable de résister au premier assaut de la horde déchaînée en sortant sur elle, M. Barthou fut écarté du gouvernement, ainsi que toutes les personnalités marquantes qui auraient représenté — mettons, si vous voulez, la droite de la nation — en tout cas la partie de la nation qui avait le mieux travaillé, le mieux voté pour préserver les forces militaires et les forces morales de la Patrie.

Et bien ! il n'y a pas eu place pour cette partie de la nation qui était la majorité, qui est maintenant la presque totalité, il n'y a pas eu place pour elle dans le Conseil du gouvernement. Plus il était démontré qu'elle avait bien prévu, bien agi, plus il devenait facile et urgent de lui retirer les instruments du pouvoir. Pas même une petite place, pas même un simple rôle, dans le Conseil, tandis que les partis qui avaient travaillé depuis vingt ans à démoraleser notre jeunesse

à décourager, et à désorganiser nos armées, se voyaient sollicités humblement d'apporter un bienveillant concours à la direction de cette admirable nation miraculeusement unifiée.

Pourquoi les hommes qui n'ont pas pu oublier dans le moment où la France entière était en danger, pourquoi ces hommes oublieraient-ils, demain ?
Ceux qui se sont soulevés dans le Péril, se souviendront bien mieux dans la Victoire.

Mais, la Nation, dites-vous, va remettre les choses en place. Nous y comptons bien. « Notre lâche aura été vain », s'est écrié M. Barthou, mais le vain sera fort. La guerre nous aura fait une grande et utile leçon. C'est des tranchées où voisinent le riche et le pauvre, le patron et l'ouvrier, c'est du champ de bataille, où la mort est égale pour tous, que nous viendra la véritable formule de pacification sociale.

Où ! mais voici ce qui va se passer : nos bons poilus, encore mieux éclairés qu'avant la guerre sur les choses de la politique, seront sollicités par des groupes, par des Comités, par des candidats qui auront chacun une formule excellente, la meilleure formule, pour réaliser cette belle union que tout le monde veut, cette concorde et cette justice qui doivent donner à la France « sa grande figure héroïque et rayonnante... » ; il faudra bien se résigner à choisir. Est-ce qu'on va permettre aux faillites sans sincérité qui ont fait perdre la France de se mesurer en paladins de la reconnaissance patriotique et les charger de représenter l'union qu'ils n'ont pas voulu faire, même pendant la guerre ?

Mais lors la guerre ne serait-elle pas apporté aucune leçon ! Et nous recommencerions, à peine sortis du danger, les sottises qui nous ont précipités ! Plus de partis ! C'est un rêve ; mais enfin, il n'est pas défendu d'espérer qu'il restera quelque chose de la solidarité, de la cordialité des tranchées. Plus de responsabilités ? Ce serait en prendre de suite de nouvelles singulièrement redoutables. L'examen des responsabilités d'hier est indispensable pour préparer les voies de demain. Il faut au moins monter au peuple les fautes dont il a été victime pour qu'il n'y retombe pas et il ne déçoigne les artisans de ses peines pour qu'il sache les distinguer de ses vrais amis.

Mais nous sommes bien tranquilles et M. Barthou aussi, sans doute, la Victoire ne se couvrira pas d'obscurité ; elle ramènera plutôt, parmi nous l'habitude de la Lumière et le goût de la Vérité.

(République Française.)
Louis LATAPÉ.

LA VÉRITÉ EN MARCHÉ

C'est l'épigraphie d'un livre allemand, dont le titre est « J'accuse » et que le « Correspondant » analyse dans son numéro de samedi dernier. Livre dont l'auteur, qui est, paraît-il, un Allemand fort connu à Berlin dans le monde du droit et des lettres, se cache sous le voile de l'anonymat. Livre accablant pour le gouvernement de l'empereur Guillaume et pour ceux qui ont déchaîné la crise mondiale, et sous prétexte de déviver l'Allemagne l'ont « avoué et asservi ».

Au premier rang des accusés, le chancelier de Bethmann-Hollweg, instigateur des instigateurs du conflit, il a couvert de sa responsabilité les irresponsables, prétendu fausement qu'une guerre offensive, depuis longtemps préméditée, était une guerre défensive, entraînée par ses mensonges, le plus terrible malheur qui ait frappé le continent européen.

Au-dessus du chancelier, l'homme

NOUVELLES DE LA GUERRE

GROS ÉCHEC ALLEMAND A USZOK

BUDAPEST. — L'armée du Sud des Serbes — nom donné aux troupes allemandes — a attaqué hier soir les nouvelles positions russes à l'est du col d'Uzok. Après cinq heures d'une lutte formidable et maigre d'énormes pertes, les Russes refoulèrent les Allemands, qui perdirent environ 2.000 prisonniers. Au sud-ouest du col, les Russes ont progressé de deux kilomètres. A l'ouest, une flanc-garde protégé les forons principales usages et leur permet d'avancer.

DÉRAILLEMENT D'UN TRAIN ALLEMAND

PETROGRAD. — Une catastrophe s'est produite sur le chemin de fer entre Kakhov et Lodz. Un train de 100 wagons allemands a déraillé. L'accident a fait de nombreuses victimes.

NOUVEL EXPLOIT DE GARROÏ

HAZEBROUCK. — Hier, le lieutenant aviateur Garroï, après une poursuite opiniâtre a réussi à abattre un taube à l'est de Mousines entre Ypres et Armentières.

LA NEUTRALITÉ DE L'ITALIE

ROME. — Le président du Conseil, M. Salandra, a eu un long entretien avec M. Sonnino, ministre des affaires étrangères ; le général Zuppoli, ministre de la guerre, l'amiral Viale, ministre de la marine et le général Cadorna, chef d'état-major.

LA CATHÉDRALE D'AMIENS

AMIENS. — Un avion allemand du type taube a survolé la ville, il a lancé à proximité de la cathédrale, qui paraissait être son objectif principal, plusieurs bombes. Il y a eu une dizaine de tués ou blessés. Les dégâts matériels sont peu importants.

LE SULTAN VEUT ABDIQUER

DEDEAGATH. — Le conseil de la dynastie impériale a eu lieu à Constantinople sous la présidence du sultan Mehmed-Récha. A la réunion assistaient aussi le Chaik-ul-Islam, grand chef de la religion.

Au cours du conseil on a examiné surtout l'éventualité de la prise de Constantinople par les alliés et la nécessité de transférer la capitale à l'intérieur de l'Asie mineure.

On a constaté avec amertume l'aveu de l'impulsivité de l'Allemagne, refusant de venir au secours de la Turquie, au moment où sa capitale risque de tomber entre les mains de l'ennemi.

Le prince héritier Youssouf Izzadine a blâmé en termes violents la politique d'aventures d'Enver-Pacha et des Jeunes-Turcs qui ont conduit le pays à la ruine. Il a regretté qu'avant la guerre il ne se fût pas trouvé des hommes politiques influents assez décidés pour s'opposer aux malheureuses décisions qu'Enver-Pacha et ses amis faisaient prendre au pays.

Le sultan, très accablé, a dit qu'il devait son avènement au trône aux Jeunes-Turcs et à leur révolution, mais qu'il aurait préféré n'avoir jamais régné que de voir les malheurs que leur politique inexpérimentée et téméraire a valu au pays. Il a exprimé la résolution bien arrêtée d'abdiquer dans le cas où Constantinople étant en danger, le transfert de la capitale deviendrait nécessaire. En s'adressant au prince héritier Youssouf Izzadine, le sultan lui a dit qu'il se sentait très fatigué de son règne et qu'il serait heureux si le prince pouvait lui succéder immédiatement.

Les autres membres de la dynastie impériale ainsi que le Chaik-ul-Islam, ont exprimé l'opinion que le moment n'était

Voir la Dernière Heure à la Troisième Page.

Piraterie impuissante.

Lorsque le gouvernement de Guillaume II, fidèle à ses habitudes de bluff et de barbarie combinées, annonça qu'il se proposait de faire torpiller par ses navires sous-marins, sans avis préalable et avec la résolution de couler d'un coup les bâtiments, leurs marchandises et leurs équipages, à l'entrée ou à la sortie des ports anglais et français, il était convaincu qu'une pareille menace stupéfierait le monde entier, arrêterait la navigation de tous les peuples et réduirait à la famine l'Angleterre.

Si barbare, si contraire à toutes les lois de la guerre et à toutes les règles de l'humanité qu'il fut, le procédé de blocus des ports anglais et français, inauguré par l'Allemagne, aurait produit quelque effet, s'il eût été réalisable; mais, ainsi que je l'écrivais il y a même, une quinzaine de jours après son inauguration, il était condamné au plus lamentable fiasco, parce que les sous-marins sont incapables de jouer le rôle qui leur était attribué par la marine germanique. « Les sous-marins, disais-je, ne sont dangereux pour les navires de haute mer que dans le cas où ceux-ci naviguent sans défiance. Dès qu'ils exercent une surveillance sérieuse sur les eaux qui les entourent, les sous-marins sont condamnés à l'impuissance. Ils sont fatalement destinés à la destruction, si les navires de haute mer se donnent la peine de leur faire la chasse ».

Les faits ont pleinement justifié ces prévisions. Du 18 février au 17 mars, c'est-à-dire pendant le premier mois de l'application du régime de piraterie sous-marine inauguré par l'Allemagne, il est entré dans les ports anglais 3.158 navires d'un déplacement supérieur à 300 tonnes qui se sont volontairement et sciemment exposés aux torpilles des sous-marins germaniques. Or, sur ce nombre considérable de bâtiments, il s'en trouve à peine une vingtaine qui aient été torpillés, et tous n'ont pas coulé. La plupart de ceux qui ont été atteints ne portaient que du charbon ou des marchandises de peu de valeur, de sorte que le ravitaillement de la France ou de l'Angleterre n'a pas subi la plus légère diminution du fait des navires et marchandises envoyés au fond de l'eau par les pirates allemands.

Quant aux équipages, le gouvernement de Guillaume II n'avait d'abord pas osé leur appliquer entièrement les mesures barbares dont il les avait menacés. Dans un certain nombre de cas, les hommes furent autorisés à abandonner les navires que les sous-marins détruisaient. Guillaume II reculait devant la crainte de soulever le monde entier contre la barbarie germanique en faisant noyer des hommes il n'aurait pas pu tenter de légitimer la mort violente en prétextant, comme ses généraux l'ont fait pour les civils de la Belgique, qu'ils avaient fait acte de combattants, mais, affolés par les défaites que ses armées subissent, il sembla avoir fait donner des ordres en vue d'un rétablissement de la barbarie : dans ses derniers temps, de nombreux passagers ou matelots ont été noyés.

L'œuvre accomplie par les sous-marins allemands se borne néanmoins à la destruction d'un certain nombre de cargo-boats ou de paquebots sans grand importance et de marchandises de peu de valeur. Mais la guerre, il sera facile de le constater, l'Allemagne vaincue à dédommager les commerçants et les armateurs des pertes subies par le fait de ses sous-marins. En attendant, la navigation continue d'être aussi active dans les ports anglais et français qu'elle l'était avant les menaces de l'Allemagne.

Il n'est pas sans intérêt de noter que la plupart des navires de grand tonnage contre lesquels les sous-marins allemands firent des tentatives d'attaque purent se soustraire au danger par la seule accélération de leur vitesse. Le marche des sous-marins est, en effet, moins rapide que celle de la plupart des grands navires marchands, particulièrement des paquebots. Ce sont donc les bâtiments que l'Allemagne aurait le plus d'intérêt à détruire qui échappent le plus facilement à ses pirates. Sa barbarie se montre, par conséquent, d'une impuissance absolue à l'égard des deux nations belligérantes contre lesquelles elle était dirigée. L'effet que ses pirates sont capables de produire sur les belligérants est nul au point de vue de l'issue de la guerre parce que l'action militaire des sous-marins est impuissante.

Pendant qu'ils surveillaient soigneusement la sortie ou l'entrée des navires de commerce et coulaient quelques charbonniers, des centaines de milliers d'hommes traversent les mers pour venir combattre sur le front occidental les troupes allemandes. Ce sont ces soldats qu'il eût été profitable à l'empire germanique d'envoyer au fond de l'eau, avec leur matériel de guerre et les navires qui les portaient. Par un seul de ces soldats n'a été la victime des sous-marins allemands, pas un seul des navires sur lesquels ils naviguaient n'a subi l'attaque d'une torpille germanique. C'est que

ces navires là étaient gardés, surveillés, la mer autour d'eux, étaient en état de détruire les sous-marins qui se seraient risqués à les attaquer. Les pirates allemands s'en sont tenus soigneusement à l'écart.

Ils n'ont pas agi avec plus de vaillance à l'égard des bâtiments de guerre anglais et français qui, pendant des semaines entières ont bombardé les batteries allemandes dressées dans les dunes du littoral de la Belgique. Il y aurait eu cependant profit pour l'Allemagne à ce que ces batteries fussent mises à l'abri de la batterie navale anglaise et française. Mais cette artillerie était protégée, les sous-marins allemands n'ont pas essayé de l'envoyer au fond de l'eau. Dans ce cas encore, leur impuissance, en tant qu'organisme militaire, a été avouée.

Si leur effet a été nul au point de vue de la guerre et s'ils n'ont pu porter aucun préjudice au ravitaillement de la France ou de l'Angleterre, si, au point de vue des belligérants, leur action n'a pas eu d'autre résultat que d'aviver les haines et de rendre plus indispensable l'écrasement total de la barbarie germanique, il est résulté de leur «raterie un mécontentement tel, chez tous les neutres que l'Allemagne ne les considère, aujourd'hui, comme entièrement isolés dans le monde. Hier, les neutres la désertaient à peine; aujourd'hui, ils la haïssent et ils ne le cachent guère, parce qu'ils ont souffert de sa barbarie, en même temps qu'ils ont constaté son impuissance.

Non seulement, ils s'écartent d'elle, mais encore ils se rapprochent des alliés. Un grand journal hollandais, protestant, l'autre jour, contre la destruction des navires de son pays par les pirates allemands, comparait « la violence extrême » de la conduite de l'Allemagne envers les neutres avec les procédés employés à l'égard de la Belgique, à ce que l'on a vu commettre aux neutres, avec saisie conditionnelle de leur cargaison, tout au plus en prononçant la confiscation, c'est-à-dire sans infliger aucune perte aux commerçants et aux armateurs et en respectant, de la manière la plus absolue la liberté commerciale de la vie des équipages. Lorsqu'un sous-marin allemand coule un navire hollandais chargé d'oranges par quel prétexte pourrait-il légitimer son acte ? Est-ce que les oranges sont objets de guerre ? Est-ce qu'elles sont même des objets de ravitaillement ? La destruction de cette marchandise et celle du navire qui la porte peuvent-elles être considérées par les Hollandais autrement que comme des actes de brutale et injustifiable hostilité à l'égard de la Hollande ?

Le cerveau germanique tel que l'a créé l'éducation distribuée au peuple allemand par Guillaume II, est tellement imprégné de mégalomane puérile, que l'Allemagne espère sans doute terrifier les Hollandais en faisant couler leurs bateaux, même lorsqu'ils ne portent que des oranges; n'est-il pas plus probable que par ces actes de piraterie à la fois barbare et impuissante, elle aliène à l'Allemagne une population où celle-ci comptait, au début de la guerre, de nombreuses sympathies ?

Un journal hollandais, à propos de cette piraterie de barbaresques disait : « L'Allemagne se croit tout permis ». Ce mot traduit exactement la mentalité germanique, mais il exprime aussi la défiance que cette mentalité provoque et les risques auxquels l'empire germanique s'expose en se permettant tout. Une pareille conduite ne pouvait, sinon se justifier, du moins s'expliquer au début de la guerre, alors que les armées allemandes, se jetant à l'improvise sur la Belgique et la France, nullement prêtes à supporter une pareille attaque, remportaient des victoires et croyaient pouvoir entrer dans Paris non défendu après une marche rapide à travers le nord de la France. L'Allemagne, alors pouvait à se croire tout permis » parce qu'elle pouvait se croire victorieuse. Aujourd'hui, la situation n'est plus la même et sa barbarie est pleine de danger... pour elle.

Il n'y a plus un seul peuple qui croie à la possibilité du triomphe des empires germaniques. Tous ont vu échouer pileusement les plans de leurs états-majors, tour à tour, devant Paris, devant Calais et devant Varsovie. Tous voient les Russes en marche vers la plaine hongroise. Tous connaissent l'écrasement des Turcs dans le Caucase et en Egypte, en attendant leur expulsion de Constantinople. Tous ont conscience du péril auquel ils échappent par la défaite des Germains et tous semblent se préparer à la revanche des années qu'ils ont subies. Ce n'était pas l'heure pour l'Allemagne d'exercer contre les neutres son impuissante autant que criminelle piraterie.

J.-L. DE LANESSAN.
Zepelinades hypothétiques.
Un Suisse qui a pu avoir des renseignements sur la flotte aérienne allemande nous dit :
« A la fin de 1912, l'Allemagne possédait

plus de trente dirigeables de différents modèles. En dehors des plus hauts cercles militaires, personne ne sait combien elle en a actuellement. J'ai eu à ce sujet une conversation avec un industriel allemand qui possède le brevet d'un article qui est indispensable à la construction des dirigeables. C'est un des rares hommes que j'ai rencontrés en Allemagne qui conserve une certaine indépendance de jugement. En me montrant le modèle d'un dirigeable allemand disposait de trente-cinq à quarante « Zeppelins » entièrement achevés et équipés. Lorsque, l'autre jour, je lui demandai si ce chiffre s'était augmenté depuis lors, il me répondit textuellement : « J'ignore moi-même le chiffre exact de la flotte aérienne allemande, mais je ne puis croire qu'elle ait augmenté depuis le début de la guerre. Mon opinion est que nous sommes tout juste parvenus à boucher nos trous, car nos pertes ont été beaucoup plus importantes que nous ne l'avions escompté. Mais dans les prochains six mois nous allons pouvoir construire de 15 à 18 nouveaux « Zeppelins » d'un type très perfectionné, mieux armés et plus rapides que les précédents et capables de transporter deux tonnes d'explosifs au lieu d'une. » L'objectif de cette nouvelle escadre aérienne sera Londres. Il y a longtemps qu'on a commencé à construire les hangars nécessaires en Belgique. Londres sera attaqué non pas par quelques dirigeables mais par un grand nombre de ces engins et nous nous préoccuperons pas des pertes possibles. Si nous n'avons pas encore attaqué Londres c'est parce que nous nous sommes rendus compte que nos « Zeppelins » avaient besoin de certains perfectionnements indispensables à une expédition de ce genre. Si la guerre dure plus d'un an, le type de nos conseils sera de rester à Londres. Rappelez-vous cet avertissement. Mais il n'est pas probable qu'il y ait un raid de « Zeppelins » sur Londres avant l'été. » Je ténai de soulever de mon interlocuteur quelques renseignements techniques, mais il était sur ses gardes et évita toute déclaration de ce genre. Cependant, il me donna à entendre que les résultats obtenus par les « Zeppelins » l'avaient fortement déçu et que, dans les milieux militaires, on est très désempoigné également.

Pauvre vieux comte Zeppelin, me dis-tu, il a vieilli de dix ans, depuis le mois de mai dernier.

Pour la santé de nos soldats.

Remèdes simples
Contre les Névralgies
et les Maux de dents

Nos combattants ont une dent contre les allemands; ils en ont même plusieurs et ces dents, sur le front dans les tranchées, où il est si difficile de les entretenir et de les soigner, les font quelquefois cruellement souffrir. Il est des mesures préventives contre les douleurs et la carie des dents, qu'il est bon de connaître. Dans la petite pharmacie indispensable à un soldat, on doit faire une place à un flacon d'eau de Cologne. Quelques gouttes d'eau de Cologne ou d'eau-de-vie sur un coin de serviette ou de mouchoir avec lequel on se frotte les dents chaque matin, détruit la tartre qui se développe autour des dents et les microbes qui déterminent la chute des dents. L'alcool, l'eau de Cologne, l'eau-de-vie ordinaire sont de puissants antiseptiques qu'un soldat peut employer dans toutes les circonstances, pour assainir sa bouche ou, sur une compresse, pour assainir une plaie souillée de terre ou faite avec une arme ou un projectile malpropres.

Lorsque la dent qui fait naître une intolérable douleur est gâtée, on introduit dans le vide de cette dent une boulette de coton imbibée de laudanum ou d'eau de Cologne. Quelques gouttes d'eau de Cologne ou d'eau-de-vie sur un coin de serviette ou de mouchoir avec lequel on se frotte les dents chaque matin, détruit la tartre qui se développe autour des dents et les microbes qui déterminent la chute des dents. L'alcool, l'eau de Cologne, l'eau-de-vie ordinaire sont de puissants antiseptiques qu'un soldat peut employer dans toutes les circonstances, pour assainir sa bouche ou, sur une compresse, pour assainir une plaie souillée de terre ou faite avec une arme ou un projectile malpropres.

Lorsque la dent qui fait naître une intolérable douleur est gâtée, on introduit dans le vide de cette dent une boulette de coton imbibée de laudanum ou d'eau de Cologne. Quelques gouttes d'eau de Cologne ou d'eau-de-vie sur un coin de serviette ou de mouchoir avec lequel on se frotte les dents chaque matin, détruit la tartre qui se développe autour des dents et les microbes qui déterminent la chute des dents. L'alcool, l'eau de Cologne, l'eau-de-vie ordinaire sont de puissants antiseptiques qu'un soldat peut employer dans toutes les circonstances, pour assainir sa bouche ou, sur une compresse, pour assainir une plaie souillée de terre ou faite avec une arme ou un projectile malpropres.

Lorsque la dent qui fait naître une intolérable douleur est gâtée, on introduit dans le vide de cette dent une boulette de coton imbibée de laudanum ou d'eau de Cologne. Quelques gouttes d'eau de Cologne ou d'eau-de-vie sur un coin de serviette ou de mouchoir avec lequel on se frotte les dents chaque matin, détruit la tartre qui se développe autour des dents et les microbes qui déterminent la chute des dents. L'alcool, l'eau de Cologne, l'eau-de-vie ordinaire sont de puissants antiseptiques qu'un soldat peut employer dans toutes les circonstances, pour assainir sa bouche ou, sur une compresse, pour assainir une plaie souillée de terre ou faite avec une arme ou un projectile malpropres.

Lorsque la dent qui fait naître une intolérable douleur est gâtée, on introduit dans le vide de cette dent une boulette de coton imbibée de laudanum ou d'eau de Cologne. Quelques gouttes d'eau de Cologne ou d'eau-de-vie sur un coin de serviette ou de mouchoir avec lequel on se frotte les dents chaque matin, détruit la tartre qui se développe autour des dents et les microbes qui déterminent la chute des dents. L'alcool, l'eau de Cologne, l'eau-de-vie ordinaire sont de puissants antiseptiques qu'un soldat peut employer dans toutes les circonstances, pour assainir sa bouche ou, sur une compresse, pour assainir une plaie souillée de terre ou faite avec une arme ou un projectile malpropres.

LA CHEVALERIE DU CANON

C'est la nouvelle chevalerie, la chevalerie française de 1915. Frédéric Masson la décrit en termes émus et délicats, dans un article que j'ai publié, cette semaine, « Les Annales » :

La chevalerie d'autrefois telle qu'elle nous est représentée légendairement par les trouvères et les poètes, y compris Victor Hugo, se composait d'hommes ayant à un suprême degré la passion individuelle d'exercer la justice; plus exactement, elle se recrutait dans une classe aristocratique où l'intrépidité était au service de la force et où certaines lois féodales et des habitudes sociales introduisaient certaines formes de vivre. On assure que la plupart des chevaliers étaient, à la fois, des modèles de loyauté, de courtoisie, de galanterie et d'honneur; cela se peut être, lorsqu'on est né manant, on préfère croire que, en chaque pays, là où les chevaleries étaient des associations entre seigneurs plus ou moins importants, mais nobles et possédant au moins un cheval et une épée, ils s'engageaient à se défendre mutuellement et à observer les uns vis-à-vis des autres certaines règles sociales et religieuses.

Ils prenaient à l'existence qu'ils menaient une conviction; parfois exaltée de leur mission terrestre; ils vivaient sans peur et voulaient mourir si on ne leur permettait pas de mourir dans la gloire. Un idéal les animait dont on ne saurait méconnaître la beauté, et même, lorsque leur indisciplinisme ou leur absence de tactique entraînaient le plus cher à leur pays, on admirait la folle témérité qui les jetait au péril.

Depuis qu'il y a en France une artillerie organisée, le corps royal a eu une tout autre physionomie que les divers corps de troupe. On y vit à part, dans une haute conscience de sa supériorité intellectuelle et de sa mission militaire. Aucune familiarité. Le fait d'une origine très généralement patricienne entre officiers a contribué à maintenir entre eux une confraternité, du plus élevé en grade au plus nouvel arrivé. On se disait: « Mon frère camarade », même quand on punissait. Les soldats étaient bien obligés de le prendre du respect pour ceux dont la science seule rendait efficaces les canons. Ils servaient les pièces auxquelles les autres marquaient le but. Et puis, si un soldat était tué, l'officier ramassait l'épave et le corps, comme un soldat, chargeait et tirait.

Le canonier aimait sa pièce, il en avait le respect; elle était une arme de guerre, mais elle avait quelque chose d'un drapeau. Les armoiries et la

devise du souverain y étaient inscrites. Prise par l'ennemi, elle formait un trophée dont il se parait. Le respect affectueux pour le bronze, la crainte superstitieuse de l'engin destructeur, formaient au canon des fidèles. A présent, ce n'est plus cinq, sept, à la fin de l'Empire huit régiments, ce n'est plus vingt comme en 1860, c'est cent, deux cents peut-être, mais si énormes que soient les effectifs qui sont ceux d'une armée, l'esprit s'est maintenu; il demeure, avec une accessibilité plus grande et moins de morgue, celui du corps royal; il s'est élargi, il élève la conscience des hommes. Voici ce que m'écrivait un jeune officier, un polytechnicien d'hier et de demain; mais on vieillit vite au feu :

« Chaque homme sait confusément qu'il a entre les mains un engin qui a coûté cher au pays, véritable merveille de conception, qui coûte cher en munitions... et qui fait du beau travail. De là, un moral plus facile à soutenir. On dit dire que les progrès que nous avons réalisés de notre côté sont dus, non pas à l'artillerie, en tant que personnel, qui n'a fait que son devoir, et il n'avait rien d'héroïque, mais au matériel et au sobrius; l'un envoyant les autres à toute allure, la tranchée inépuisable est évacuée et les fantassins, encouragés par leurs officiers, prennent possession de la tranchée, derrière le nuage de fumée qui les cache encore ».

La part que prennent donc les hommes de la batterie à l'efficacité de chaque coup que tirent les pièces les élève à prendre l'orgueil de leur canon. Que donnera à la France, après la victoire définitive, cette génération brave, croyante, instruite et gaie ? Frédéric MASSON, de l'Académie française.

VINS vieux garantis par le Gouvernement Français.
Prix par litre : Rouge... 0.30
Blanc... 0.30
Prix par litre : Rouge... 0.35
Blanc... 0.35
On porte à domicile par 6 litres. Achat, Vente, Location de Fauteuils, Bonbonnes et Bouteilles.
Léon PASTOUR, place du Forum - PAU

A VENDRE Fonds de Boucherie, très belle situation. Adresse au journal.

A VENDRE à l'amiable la villa Frouart et ses dépendances situées à Meillon. S'adresser à M. Maisonnier, notaire à Pau, 2, rue Mourou.

A VENDRE ou à louer Villa Eille, située Passage Solferino, avec jardin, ensemble ou séparément. Facilités pour le paiement. S'adresser à M. MAISONNIER, notaire.

SULFATE DE CUIVRE
En vente MAISON LEDUC à Gan.

Etude M^{re} MONGUILLAN, Notaire à Pau.

VENTE DE MEUBLES
après Décès.
Le mardi 20 Avril 1915, à 2 heures, de l'après-midi et jours suivants, à 11 heures, il sera procédé à Pau, rue Montpezat, n° 31, au 2^e étage, à la vente aux enchères publiques d'un mobilier comprenant Meubles de salon, salle à manger, chambres à coucher, litige de ménage, argenterie, vaisselle, ustensiles de cuisine, piano et livres, etc.
Au comptant et il sera perçu 5 % en sus pour frais.

Etude de M^{re} Henri LOUSTALET
Notaire à Pau,
18, rue Alexander-Taylor, 18.

VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES
Fixée au mardi 20 avril 1915, à 15 heures en l'étude dudit M^{re} LOUSTALET.

Du fonds de commerce exploité à Pau, que Serviez, n° 23, sous l'enseigne « Modern Tea », comprenant :
La clientèle, le droit au bail et le matériel.
Liquides immédiate.
Consignation pour enchérir : 1.000 fr.
Mise à prix pouvant être baissée : 4.000 fr.
Nota. — Les marchandises seront prises à dire d'experts.
S'adresser à M^{re} Loustalet, dépositaire du cahier d'enchères.

ON DEMANDE Jeune Comptable. S'adresser au bureau du journal.

NOUVEAU !!
MONTRES à double cadran mobiles, donnant l'heure officielle de 1 à 24 heures, Modèle breveté le plus pratique. (Deux ans de garantie)

en acier, nickel, métal doré. 10 fr. 50. Prix exceptionnel. billes riches, mouvements soignés.

AUX ATELIERS RÉUNIS
30, rue Tran, 30

Sculpture, Marbrerie, Décorations
Paul CAPEVILLE
41, rue Bayard - (près la Station)

Construction de Caveaux et CHAPELLES
CHEMINÉES MARBRE STAFF, CARTON-PIERRE

Pau. — Imprimerie-Stéréotypie Garet, Garet et Haristoy, Gascogne.

Le Gérant : Maurice SONGEUX.

Ancien Hôtel de Ventes

de Lucien LAFARGUE
E. ERIZE Succ^r

AMEUBLEMENTS

EN TOUS GENRES, NEUFS ET D'OCCASION

PAU - 12, rue de la Fontaine

HERNIES BAS VARICES

MAISON DAIGNAS

Fournisseur de l'Hôpital civil et militaire de Pau; des Sociétés de Secours Mutuels
Fournisseur titulaire du Bureau de Bienfaisance, de l'Asile St-Luc, etc.

UNIQUE MAISON DE FABRICATION : 14, rue Taylor, PAU.

Médaille d'Or, Exposition Internationale de Paris.

BANDAGES BAS VARICES
Application parfaite
Traitement des Hernies les plus rebelles

BANDAGES sans ressort de jour et de nuit BREVETÉ

Corsets Orthopédiques. — Bras et Jambes artificiels.

Optique médicale
14, rue Taylor, 14 - PAU

Optique MÉDICALE
Optique MÉDICALE

Aux Ouvriers Réunis

Ateliers spéciaux de Réparations
d'Horlogerie, Bijouterie, Optique
Garanties deux ans sur Facture - Prix de Fabrique.
Ouvrier spécialiste pour la Bijouterie

Nos Ateliers sont les plus importants et les mieux installés de la Région. — Outillage moderne perfectionné — Réparations de Répétitions Chronographiques et Phonographes

Achats de vieux or (de 2 à 3 fr. le gr.) Argent, Platine, Diamant — Vente de Montres, Réveils, Pendules en t. genres et t. prix (garanties de 5 à 10 ans) Sautoirs, Chaines, etc.

Montres et Réveils réclame	2.70	Verre de Montre double	0.10	Nettoyages de Réveils	1.00	Nettoyages	1.00	Soudures	0.15
Repasés et réglés	4.00	Grand ressort supérieur	1.00	Ressorts	0.75	de Cylindres et Pendules, depuis	2.50	Épaves	0.50

NOS ATELIERS (place Gramont rue Tran, 30) ayant été supprimés, nos seules adresses à Pau, sont : 23, rue Carnot, et annexe rue Bernadotte, 5.